

L'APPRENTISSAGE PAR L'EXPÉRIENCE : LES ÉTUDIANTS DU BACCALAURÉAT INTERNATIONAL EN SCIENCES DE LA NATURE SONT EN ÉQUATEUR*

DANIEL STEWART

Professeur et responsable CAS
Cégep André-Laurendeau

Doté d'un cursus enrichi, le programme du diplôme du Baccalauréat international (BI) est un programme préuniversitaire offert dans plus de 135 pays. Il est sanctionné par des examens finaux rigoureux et il prépare les étudiants « à l'entrée à l'université et à la vie active. Le programme est enseigné durant deux années et jouit de la reconnaissance et du respect des universités les plus prestigieuses au monde¹. » Au Québec, le programme du diplôme du BI en Sciences de la nature est donné, entre autres, au Cégep André-Laurendeau, à Montréal.

Afin d'obtenir leur diplôme du BI, en plus de réussir les examens mentionnés plus haut, les étudiants doivent aussi remplir les exigences de ce que nous appelons le « CAS » du BI, soit un volet d'activités de créativité (la pratique de toute forme d'arts, par exemple), d'action (l'activité physique) et de service (le bénévolat et le service à la communauté) qui « exigent des élèves qu'ils s'investissent activement dans des projets concrets dépassant le cadre scolaire et qu'ils tirent des enseignements de cette expérience². » Ce volet extrascolaire existe pour favoriser le développement complet de la personne et, au terme de leurs études, les étudiants doivent avoir atteint les huit objectifs d'apprentissage du CAS³.

LES OBJECTIFS D'APPRENTISSAGE DU CAS

En vertu des objectifs du CAS, les étudiants doivent :

- 1) avoir pris conscience de leurs points forts et des domaines dans lesquels ils doivent progresser;
- 2) avoir relevé de nouveaux défis;
- 3) avoir planifié et entrepris des activités;
- 4) avoir travaillé en collaboration avec d'autres personnes;
- 5) avoir fait preuve de persévérance et d'engagement vis-à-vis les activités entreprises;
- 6) avoir abordé des questions d'importance mondiale;
- 7) avoir réfléchi aux implications éthiques de leurs actions;
- 8) avoir développé de nouvelles compétences.

* Cet article a été rédigé avec la précieuse collaboration de Julie Roberge, coordonnatrice du Baccalauréat international au Cégep André-Laurendeau.

¹ International Baccalaureate Organization (IBO). [<http://www.ibo.org/fr/diploma/>]

² IBO. [<http://www.ibo.org/fr/diploma/>]

³ IBO, *Guide de Créativité, action, service*. [http://occ.ibo.org/ibis/documents/dp/drq/cas/d_0_casxx_gui_0803_1_f.pdf]

Bien que les étudiants soient globalement très satisfaits du BI, à l'automne 2000, certains d'entre eux ont soulevé le fait que, malgré son nom, le programme n'avait pas grand-chose d'international, outre les réflexions qu'ils pouvaient mener dans les différents cours et les quelques voyages auxquels ils pouvaient participer durant leurs études.

C'est d'emblée au CAS que nous pensons alors pour répondre à la critique, légitime, des étudiants et pour les amener sur un autre terrain, pour aller explorer le vaste monde afin de faire du travail de développement international. Mais par où commencer? Le hasard fait souvent bien les choses et, de fil en aiguille, c'est grâce à Tom Walsh, coopérant international qui travaille alors en Équateur, que nous décidons d'aller dans ce petit pays d'Amérique du sud, plus précisément au village de Pulingui San Pablo, en montagne, dans les communautés indigènes qui vivent plus pauvrement que les autres communautés du pays.

Par la suite, arrive rapidement l'idée de greffer à ce projet de voyage le Projet du groupe 4 (PG4), une particularité du BI en vertu de laquelle les étudiants doivent obligatoirement faire, individuellement ou en équipe, une recherche scientifique sur le terrain : établissement d'une problématique, collecte de données et analyse. Pourquoi, donc, ne pas jumeler le PG4 et les cours de sciences (biologie, chimie ou physique, selon les années) avec le CAS pour créer une expérience internationale qui atteindra plusieurs objectifs?

Ainsi, depuis janvier 2001, grâce à une critique, au hasard, à l'engagement de leurs professeurs et à l'accueil de toute une communauté, c'est plus de 150 étudiants du programme du Baccalauréat international du Cégep André-Laurendeau qui sont allés en Équateur à l'intersession de leur deuxième année d'études, pour y réaliser un projet scientifique et pour s'ouvrir aux autres.

AVANT LE DÉPART

La préparation à ce séjour hors du commun dure près d'un an. En fait, dès le retour des étudiants de deuxième année, ceux de première année se mettent à leur tour à rêver à leur propre voyage et commencent à penser à des sources de financement pour leur séjour de l'année suivante... C'est là que l'esprit d'équipe commence à se former entre les participants qui souhaitent être de l'aventure.

À la rentrée d'automne, les étudiants, comme les enseignants, réfléchissent aux projets qu'il sera possible d'effectuer en



Équateur. Les contacts que j'ai avec les Équatoriens, même s'ils ne sont pas toujours faciles (pas pour une question de langue, mais plutôt de qualité des canaux de communication, Internet n'étant pas toujours accessible là-bas et les habitudes de communication des Équatoriens étant différentes des nôtres), me permettent de porter à l'attention des étudiants les besoins exprimés par les communautés qui les recevront et c'est ensemble, professeurs, étudiants et hôtes, que nous organisons le séjour. Les professeurs de sciences ou de sciences humaines se joignent également à nous pour voir de quelle manière nous pouvons intégrer le contenu de leurs cours au séjour équatorien.

EXEMPLES POUR L'ANNÉE 2009-2010

PG4 – Étude épidémiologique

Par exemple, à l'automne 2009, dans le cadre de leur cours de biologie et du PG4, les étudiants ont eu l'occasion d'effectuer une étude épidémiologique de l'impact des habitudes de vie (alimentation, niveau d'activité physique, usage du tabac, etc.) sur la santé des individus. Ils ont d'abord fait cette étude sur un groupe de Montréalais, supervisés par leur enseignant de biologie. Par la suite, l'étude a été reprise, lors du voyage de janvier 2010, sur un groupe d'une population d'indigènes de l'Équateur pour faire une comparaison entre les deux groupes. Ce projet, intégré et évalué dans le cours de biologie, a obligé les étudiants à se servir des notions scientifiques et des techniques de cueillette de données apprises dans les cours. Le fait que les étudiants de mon collègue, professeur de biologie, participent à un tel projet a évidemment modifié, dès la session d'automne, son approche pédagogique – dans un tel contexte, elle ne peut qu'être pratique – et sa vision du monde, puisqu'il allait lui-même être un accompagnateur du groupe en Équateur à l'intersession suivante.

CAS – Énergies alternatives

Parallèlement, dans le cadre du CAS, à la demande de nos partenaires équatoriens, les étudiants ont entrepris, à l'automne, un projet sur des énergies alternatives. Plus spécifiquement,

[...] grâce à une critique, au hasard, à l'engagement de leurs professeurs et à l'accueil de toute une communauté, c'est plus de 150 étudiants du programme du Baccalauréat international du Cégep André-Laurendeau qui sont allés en Équateur [...] pour y réaliser un projet scientifique et pour s'ouvrir aux autres.

leur but était de bâtir un prototype très simple d'éolienne et un chauffe-eau solaire pour, une fois sur place, en janvier, explorer avec les Équatoriens les possibilités de réduire leurs coûts d'énergie et d'améliorer leur accès à de l'eau chaude et à l'électricité. Pour réaliser ce projet, les étudiants se sont servis de leurs connaissances en physique (cours d'électricité et magnétisme) et, même si ce projet ne devait pas être formellement évalué dans le cadre de leur cours, les enseignants de physique ont aussi été mis à contribution. Si les expériences faites dans les cours de sciences demeurent parfois un peu « théoriques », en ce sens où elles se déroulent dans des laboratoires, au sixième étage du Cégep, ce n'était certainement pas le cas de ce projet : il fallait trouver un moyen de faire réellement fonctionner l'éolienne et le chauffe-eau, puisque ces équipements répondaient à un besoin concret exprimé par la communauté d'accueil du groupe.

Les étudiants, qui ont réfléchi avec leurs professeurs à ce projet pendant une bonne partie de l'automne, ont créé, dans le garage du père d'une étudiante, des modèles réduits de l'éolienne et du chauffe-eau, pour s'assurer de leur fonctionnement. Il leur fallait aussi réfléchir aux matériaux nécessaires à la construction, étant donné la rareté de ces derniers en Équateur. Événement marquant cette année : en plus des deux professeurs accompagnateurs, un diplômé du BI du Cégep André-Laurendeau maintenant devenu ingénieur en électricité allait se rendre avec le groupe en Équateur. Durant la session d'automne, cet « ancien » est venu rencontrer les étudiants à plusieurs reprises, essayant de trouver avec eux les meilleures façons de procéder pour faire fonctionner le tout. C'est lui qui a conçu les projets d'éolienne et de chauffe-eau et qui a dirigé les travaux, tant à Montréal que sur place. Les étudiants ont donc pu constater que l'engagement d'un scientifique envers les autres peut se maintenir même après les études, de même que le plaisir de donner, bénévolement, de son temps pour faire une différence dans les communautés éloignées.

CAS – Enseignement de l'anglais

En plus de ces projets reposant sur les compétences des étudiants en biologie et en physique, un troisième projet amorcé durant des stages antérieurs a été poursuivi à l'automne. Ce projet, comptant pour les dimensions « créativité » et « service » du CAS, consiste en une implication pédagogique à l'école de Pulingui Centro, où les participants ont été appelés à animer, en janvier dernier, des activités d'enseignement d'anglais langue seconde. Comme je suis professeur d'anglais langue seconde, ce projet m'interpelle plus particulièrement : avant le départ, je dois voir avec les étudiants des méthodes pédagogiques différentes qui leur permettront de faire cet enseignement de



la langue seconde à des jeunes – et des moins jeunes – qui ne savent presque rien de la langue de Shakespeare. Si les projets scientifiques et ceux qui s'inscrivent dans le CAS changent tous les ans, ce n'est pas la même chose pour l'enseignement de l'anglais, que les étudiants réalisent chaque année depuis maintenant 10 ans. Avec l'expérience, je suis capable de prévoir comment l'enseignement devrait se dérouler, ce qui me permet de mieux préparer les étudiants à cette tâche qui leur est inconnue et de les encadrer sur place: depuis toujours, ils sont des étudiants et ce projet les fait passer plus ou moins soudainement de l'autre côté de la classe. Pour moi, c'est notamment une occasion de faire vivre aux étudiants une partie de la réalité du travail des professeurs, de leur faire voir tout ce que celui-ci exige de créativité et d'adaptation.

Je dois aussi leur enseigner à prendre conscience des façons d'apprendre: en tant qu'étudiants, ils n'ont pas nécessairement de recul face à leurs propres façons d'apprendre et certains se sont rarement questionnés sur des stratégies efficaces d'étude ou d'apprentissage. Alors qu'ils réfléchissent aux méthodes pédagogiques à utiliser en Équateur, ils pensent également aux meilleures façons d'apprendre. Comme professeur, cette réflexion m'amène aussi à revoir mes propres méthodes pédagogiques: comment faire pour les amener à intégrer le fait que cette métaréflexion sur l'apprentissage leur sera utile tout au long de leur vie?

Préparation et effets

Un élément est important à traiter avant même de partir: travailler sur la perception qu'ont les jeunes du travail et de l'ensemble de l'expérience qu'ils vivront là-bas. Quelles sont leurs attentes, leurs appréhensions? Il faut absolument faire ce travail de discussion pour éviter les déceptions: très souvent, quand il est question de travail international, les jeunes ont au départ de nobles idéaux et veulent vraiment faire une différence mais, sur place, ils s'aperçoivent que leur travail est une toute petite goutte d'eau dans l'ensemble des besoins des communautés.

Globalement, je pense que des projets comme ceux présentés précédemment ont un impact sur beaucoup de mes collègues enseignants, même si leur discipline n'est pas directement touchée par le travail qu'iront faire les étudiants à l'étranger. Il est en effet difficile de passer à côté des préparatifs d'un tel voyage quand les étudiants en parlent presque tous les jours, confrontent leurs savoirs techniques avec ce qu'ils croient être la réalité sud-américaine ou qu'ils racontent la fin de semaine passée dans le garage du père de Geneviève à monter un petit moteur pour générer du courant électrique... Sans compter

le temps qu'un certain nombre de mes collègues passent à aider les étudiants à financer leur voyage, par exemple en achetant du chocolat ou en emballant les victuailles de la clientèle d'un supermarché...

Les activités liées aux cours doivent forcément s'inscrire dans une démarche scientifique et organisée, mais quand il est question de rendre service aux communautés équatoriennes, les projets comportent une part d'inconnu et de travail habituellement peu associée aux études.

■ SUR PLACE

Au fil des ans, les projets réalisés ont été assez différents, décidés à la fois par les besoins pédagogiques, les critères des bailleurs de fonds, la compétence des étudiants, les besoins des communautés ainsi que le temps dont disposent les étudiants et les matériaux qu'ils trouveront sur place. Les activités liées aux cours doivent forcément s'inscrire dans une démarche scientifique et organisée, mais quand il est question de rendre service aux communautés équatoriennes, les projets comportent une part d'inconnu et de travail habituellement peu associée aux études. Ainsi, selon les années, les étudiants ont, entre autres, défriché un sentier allant servir à attirer les touristes en quête de sensations fortes sur les flancs du mont Chimborazo (c'est un travail extrêmement difficile à réaliser à 3 200 mètres d'altitude); rénové une *hacienda* avec les moyens du bord (peu d'électricité, peu de matériaux, peu d'encadrement local, mais beaucoup de ce «système D» qui a notamment permis aux étudiants de créer un niveau avec une bouteille d'eau afin de pouvoir mettre d'aplomb les lits superposés à construire pour meubler l'habitation); planifié et organisé un jardin pour y faire pousser des plantes indigènes qui résistent au climat et à l'altitude; puis, chaque année, enseigné l'anglais à des enfants ou à des jeunes adultes afin de faire en sorte que ces derniers puissent par la suite accueillir des touristes dans cette langue.

CAS – Énergies alternatives

En janvier 2010, les projets scientifiques ont bien fonctionné... ou presque. Il faut comprendre que les jeunes apprennent des erreurs, des projets trop ambitieux pour la durée du séjour ou les matériaux dont ils disposent. Ainsi, le fameux chauffe-eau a fonctionné... dans l'absolu. Dans les faits, un trop grand réservoir a fait que l'eau prenait trop de temps à se réchauffer. La réussite du projet demeure non pas dans la température de l'eau, mais dans la solidarité et la prise de conscience de ce que les étudiants peuvent réaliser. Le développement humanitaire



étant un projet à long terme, peut-être les étudiants de l'an prochain reprendront-ils l'expérience, en tenant compte des difficultés rencontrées par les participants de cette année ?

Dans le cas de l'éolienne, les étudiants savaient qu'elle fonctionnerait, car le prototype bâti avant le départ l'avait révélé. Juchée sur une colline, elle alimente maintenant une lampe, ce qui représente beaucoup, étant donné que le gouvernement équatorien vient d'imposer des coupures électriques pour conserver les ressources. Pour les étudiants, voir leur éolienne tourner au grand vent fut une grande source de fierté et les explications qu'ils ont données aux Équatoriens ont permis à ces derniers d'en comprendre le fonctionnement, ce qui améliorera, à moyen terme, leur qualité de vie.

[...] certains jeunes qui n'ont qu'une performance ordinaire sur le plan scolaire se révèlent soudain sur le terrain, ce qui pourrait suggérer que nos classes ne permettent pas à tous de se dépasser.

CAS – Enseignement de l'anglais

Quant à l'enseignement de l'anglais, c'est à plus long terme qu'on pourra en voir les répercussions. Mais le plus intéressant, c'est l'observation que font les enseignants équatoriens des jeunes Québécois qui enseignent. Depuis plusieurs années, les deux groupes partagent leurs connaissances pédagogiques mais, cette année, les Équatoriens ont filmé les étudiants à l'œuvre, pour se rappeler de leurs différentes façons de faire dans l'enseignement du vocabulaire, notamment.

PG4 – Étude épidémiologique

L'étude épidémiologique a, pour sa part, révélé des différences de cultures entre Équatoriens et Québécois, ce qui a rendu difficile la prise de données : les Équatoriens ne connaissaient pas le diabète et n'avaient jamais entendu parler de cholestérolémie. De plus, leur perception de la santé et de la maladie n'était pas la même que celle des étudiants : pour les indigènes équatoriens, les tests de nature médicale et la visite de routine chez le médecin étaient tout simplement impensables ; dans leur esprit, ils sont associés à la mort plutôt qu'à la santé et perçus seulement comme des derniers recours. Les Équatoriens se sont donc soumis avec réticence aux tests que voulaient leur faire passer les étudiants.

Des apprentissages pour la vie

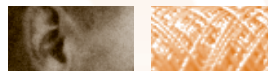
Comme enseignant et comme adulte, je trouve toujours intéressant de voir les étudiants à l'œuvre : comment arrivent-ils

à se débrouiller dans un environnement inconnu, dans lequel ils ont forcément peu de repères, où ils se frottent à des conditions de vie qui ne sont pas faciles, où la nourriture est on ne peut plus répétitive et où la santé fait souvent défaut ?

Les discussions que nous avons eues avant de partir sur leurs perceptions du travail à effectuer ont dû être reprises sur place afin d'éviter les déceptions, pour que ces expériences deviennent des moments d'apprentissage et non des obstacles. Comme il y a forcément des imprévus, il a fallu les gérer sans qu'ils laissent aux étudiants le sentiment d'une défaite : le fait qu'un partenaire ne se présente pas à l'heure à un rendez-vous ne doit pas être considéré comme un échec, un projet qui ne se réalise pas comme prévu doit faire l'objet d'une discussion pour voir comment on peut faire mieux dans le temps qu'il reste à passer en Équateur et comment on peut ne pas se sentir frustré de ne pas avoir mené à terme le projet qu'on avait au départ de Montréal. Ces rencontres sont essentielles au bon déroulement de tout le voyage et permettent aux étudiants – ainsi qu'à leurs accompagnateurs – d'en tirer sans contredit des enseignements.

Ce séjour, souvent le premier à l'extérieur du pays pour les jeunes, annonce parfois déjà des vocations : certains deviennent amoureux de l'Amérique du Sud ou de l'Équateur ; d'autres prennent goût à aider des populations qui vivent différemment ou aux apprentissages qu'ils peuvent réaliser grâce à la rencontre d'autres cultures. D'autres encore, par contre, vivent ce séjour comme une « épreuve » dont ils sortiront grandis, certes, mais qui leur permet surtout de dire qu'ils ne souhaitent pas vivre d'autres expériences semblables dans leur vie. Parce que les chocs sont grands : au-delà du choc physique (nous sommes à plus de 3 000 mètres d'altitude et l'oxygène se fait rare), il y a le choc culturel, la barrière linguistique (l'espagnol est relativement courant, mais le *quechua* est la langue indigène) et les conditions de vie qui ne ressemblent pas du tout à celles que connaissent les jeunes Québécois. Sans compter l'attitude du Nord-Américain qui pense qu'il sait tout, mais dont les connaissances ne sont pas toujours utiles en Équateur...

Ces chocs passés, l'apprentissage est sans limites, malgré la fatigue et la santé défaillante de certains participants. C'est là aussi qu'on voit les qualités (et les défauts) de nos jeunes : le séjour permet à certains d'entre eux de se révéler, à la fois au groupe et à eux-mêmes. Parfois, certains jeunes qui n'ont qu'une performance ordinaire sur le plan scolaire se révèlent soudain sur le terrain, ce qui pourrait suggérer que nos classes ne permettent pas à tous de se dépasser.



■ AU RETOUR

Ce séjour ne prendrait pas tout son sens s'il ne donnait pas lieu à une réflexion critique et structurée de la part des étudiants. Pour faire ce rapport de séjour, le recul est nécessaire: les objectifs énoncés au début sont-ils atteints totalement? Pourquoi? Les étudiants sont-ils satisfaits de ce qu'ils ont accompli, en fonction des moyens du bord et de ce qu'ils sont? Chaque année, cette réflexion sur le voyage leur permet de faire une introspection qui va bien au-delà des cours et de ce qu'ils apprennent sur les bancs d'école. Les commentaires qu'ils font à leurs enseignants permettent aussi à ces derniers de réexaminer certaines certitudes qu'ils avaient, qu'elles soient disciplinaires ou pédagogiques.

Ces commentaires formulés par les étudiants à leur retour permettent de voir à quel point ce recul est nécessaire pour comprendre les bienfaits d'un tel séjour. Ainsi, en 2008, Brigitte a formulé un objectif atteint et un problème qu'elle n'avait pas anticipé au départ, compte tenu de son propre biais culturel:

«J'ai la confirmation que j'aime l'enseignement, même avec les plus petits. Mais je me suis rendu compte qu'il y a un réflexe de soumission très fort chez les indigènes. La gêne [éprouvée par les Équatoriens face aux tests physiques que nous devons leur faire passer] était un problème pour prendre les données du PG4 en biologie.»

Les séjours permettent également aux étudiants de faire des observations anthropologiques, surtout en lien avec les rapports entre les groupes majoritaires et minoritaires dans la société équatorienne. Ainsi, Laurence a écrit avoir découvert une culture et un mode de vie fondamentalement différents des siens:

«En travaillant avec des enfants, j'ai constaté leurs [différences] avec ceux des sociétés québécoises. Cela m'a permis d'observer l'importance du processus d'enculturation sur le développement humain.»

C'est d'ailleurs cette enculturation, cette transmission de la culture à un individu par sa société, qui fascine plusieurs étudiants: les Équatoriens nous ressemblent au premier abord peu, ils agissent en fonction de leur propre culture, sans vouloir nécessairement changer et devenir comme les Nord-Américains que sont les étudiants, même s'ils sont toujours heureux de voir arriver un groupe du BI chaque année dans leur village.

Quand ils reviennent, les jeunes parlent de l'Équateur avec enthousiasme et fierté, même si tout ne s'est pas tout à fait

passé comme ils l'avaient souhaité; ils reconnaissent leurs forces et admettent les faiblesses de leurs projets, certains grandissant au point d'admettre leurs propres faiblesses. Ils ont appris à ne pas juger les autres, tant leurs compagnons de séjour que les Équatoriens. Et c'est d'une certaine banalité que de dire que ce séjour a changé leur vie mais, malgré cette banalité, c'est la réalité: leur connaissance du monde en développement n'est plus virtuelle, elle est réelle, tout comme la connaissance qu'ils ont désormais d'eux-mêmes. Tout n'est pas rose, les désaccords entre participants ne sont pas rares, la générosité de certains jeunes est plus limitée, le respect de l'autre un peu mitigé... Mais tous grandissent dans les limites de ce qu'ils sont, bien qu'on ne soit pas toujours capable de le mesurer.

Chaque année, cette réflexion sur le voyage leur permet de faire une introspection qui va bien au-delà des cours et de ce qu'ils apprennent sur les bancs d'école.

Si tous les objectifs du PG4 et du CAS semblent atteints sans problème chaque année par les étudiants, le fait de «réfléchir aux implications éthiques de leurs actions» revêt toujours pour eux une signification particulière. Même si mes collègues et moi préparons les étudiants aux différents chocs qu'ils vivront sur place, jamais nos paroles et nos exemples ne sont aussi forts que ce qu'ils verront et vivront: les Nord-Américains en eux sont toujours un peu scandalisés de l'état dans lequel vivent les indigènes Équatoriens. Ce choc passé, ils comprennent que leur apport aux communautés locales est important, mais que leur vision du monde sera davantage nuancée, à l'avenir. Ils prennent conscience de leur rôle dans ce monde, lequel comporte des injustices inhérentes aux pays développés et aux pays en développement; les étudiants sont dorénavant citoyens du monde et non plus seulement de leur pays riche.

■ DES LIENS DURABLES

Il est clair que notre présence dans les communautés équatoriennes, depuis dix ans, a un impact positif: au-delà de l'aide que les étudiants apportent pour répondre à des besoins exprimés par les communautés, leur apport de capitaux est important pour le village. Les étudiants payent en effet leurs hôtes pour leur séjour et cet argent sert à enrichir toute la communauté. Ainsi, depuis dix ans, je peux dire que le niveau de vie des Équatoriens de notre village s'est amélioré; ceux-ci peuvent maintenant acheter des matériaux de construction pour améliorer leur résidence ou les espaces communs; ils peuvent également se procurer des plantes indigènes que les



femmes cultivent et dont elles extraient des huiles essentielles qu'elles revendent au marché; ils mangent mieux et commencent à saisir l'importance d'une bonne variété de plantes dans les champs ou dans leur potager. Un engagement à long terme est d'ailleurs essentiel envers les communautés d'accueil des étudiants du BI: le développement international n'a de sens que si l'on revient toujours au même endroit, année après année.

Et afin de faire une autre différence, j'ai, en 2006, mis sur pied, avec d'autres collègues et des amis, le Fonds Équateur. Ce Fonds permet chaque année de financer les études de trois adultes et de trois enfants équatoriens; si les adultes doivent quitter leur village pour mener des études universitaires, les jeunes, eux, restent sur place; ainsi, on aide les *leaders* de la communauté à développer leurs compétences, mais on prépare

aussi la relève. Avec l'argent du Fonds, c'est un engagement de plus que nous prenons envers la communauté qui nous accueille, année après année. C'est une preuve de plus de notre attachement à nos partenaires du Sud qui bénéficient certes de notre présence, mais qui nous font surtout apprendre beaucoup. ♦

Daniel STEWART est professeur d'anglais et responsable CAS du programme du Baccalauréat international (BI) au Cégep André-Laurendeau. Il est également formateur accrédité pour l'anglais langue seconde et pour le CAS dans le programme du diplôme du BI. Détenteur d'une maîtrise ès arts, M. Stewart s'est toujours intéressé à la coopération internationale.

daniel.stewart@clairendeau.qc.ca



CENTRE COLLÉGIAL DE DÉVELOPPEMENT
DE MATÉRIEL DIDACTIQUE

1000 IMAGES SUR LE BOUT DE LA LANGUE

Répertoire trilingue sur les expressions idiomatiques de sens équivalent

DEUXIÈME VERSION REVUE ET AUGMENTÉE

Un site interactif qui propose diverses stratégies pour explorer le sens, la prononciation et le contexte d'utilisation des locutions. Une manière de faire tourner les têtes en jouant avec les mots!

- 2 400 expressions en français, anglais et espagnol
- Phrases de mises en contexte à lire et à écouter
- 50 dessins animés
- Activités pour connaître, comprendre et traduire



www.ccdmd.qc.ca/ri/expressions/

6220, rue Sherbrooke Est, bureau 404, Montréal (Québec) H1N 1C1 | Téléphone: 514 873-2200 | info@ccdmd.qc.ca

LE COMITÉ DE RÉDACTION ATTEND...

par courriel: revue@aqpc.qc.ca

- ➔ vos propositions d'articles
- ➔ vos réactions aux textes publiés
- ➔ vos idées de sujets à aborder

Les textes soumis sont tous évalués par le comité de rédaction. Ce dernier peut demander aux auteurs de modifier leur texte en vue de sa publication. Consultez les normes de publication sur le site Internet de l'AQPC.

[<http://www.aqpc.qc.ca>]